

Norbert MBU MPUTU

LE SANS-PAPIERS

Ma grand-mère aimait me répéter ce proverbe de chez nous en temps de découragement : « Si tu n'es pas encore morte, me disait-elle souvent, ne te dis pas que tu seras enterrée avec cette même tête ».

Mon mari et moi nous étions en Europe depuis plusieurs années. Mon mari est un des rares Nègres de chez nous qui fasse honneur. Il a frôlé de très peu la soutane. Il ne sait trop pourquoi un jour son Évêque lui dit qu'il n'est plus séminariste. C'était un coup dur pour lui, aime-t-il dire. Cependant, au lieu de se résigner et de baisser les bras, il s'était lancé dans la vie active à la quatrième vitesse : études sérieuses aux facultés, stages, séminaires de formation en ceci ou en cela. C'est à peine s'il avait des heures de repos.

Vivre dans nos pays dits du tiers-monde, c'est comme si on participait à un jeu où les jetons sont placés sous une table. La condition pour qu'un de ces jetons soit posé sur la table, c'est qu'il devienne, sous la table, un élément de valeur. D'où, il s'était accordé à devenir un élément de valeur pour son pays. Il s'en est sorti avec une bourse de spécialisation en informatique offerte par une agence humanitaire. C'était le couronnement de ces rêves, dit-il.

Quelques années après son arrivée en Europe, il me fit venir le rejoindre. Car il n'est pas bon que l'homme reste seul. C'est la plus vieille loi de l'humanité, depuis la création. Et dans ces pays où il fait trop froid, où les femmes, dit-on chez nous, sont moins chaudes que les nôtres, l'homme a intérêt à faire venir une femme du pays.

Je n'étais pas un colis postal pour mon mari. Nous nous connaissions déjà alors qu'il était encore séminariste. C'était quand les jeunes filles pensaient entrer au couvent pour devenir religieuses. C'était la mode. Rien de louche cependant ne nous liait jusqu'à son départ du séminaire. Car Jean Chrysostome n'est pas n'importe qui. Rigoureux, calme, doux, serein. C'est à peine si on l'a entendu crier, se fâcher, tonner. Il ne se fâche que deux ou trois fois par an. Pour lui, il n'y a d'inquiétudes que s'il y a mort d'homme. Le reste, on peut s'en passer. Il ne s'en tient souvent qu'à l'essentiel et rien qu'à l'essentiel, au devoir et rien qu'à son devoir.

Depuis que nous étions en Europe, mon mari n'a rien perdu de son caractère. Notre maison ressemble à un couvent en miniature. Tout est programmé et doit être programmé. Rien n'est fait au hasard. Des amis, nous en avons, mais dans un cercle très restreint.

Malgré tout cela, Jean Chrysostome n'oublie pas sa famille et la mienne. Il ne se passe pas de mois sans que nous fassions un petit colis pour le pays. Il se soucie des siens, de ses neveux, de ses nièces. Nous finançons leurs études. Nous avons fait venir et supportons deux de nos nièces dans une université en Europe.

Nous avons terminé tout notre programme d'études et de formation en Europe. Nous nous préparions à rejoindre le pays. Or, dans ces choses-là, personne ne vous pardonnera de l'avoir oublié. Minutieusement, nous avons préparé un petit rien pour tout le monde. Nous n'avons même pas oublié les oncles et les tantes habitant l'arrière pays. Ils sont plus vulnérables et dangereux.

Mon mari avait des sollicitations pour rester travailler en Europe, mais il se disait vouloir être sérieux envers ceux qui l'avaient envoyé étudier. Il doit rentrer servir au pays. Même s'il n'envisage nullement devenir ministre, mais il souhaite faire profiter son savoir aux autres. Ainsi dit, ainsi fait.

Notre séjour européen ne se comptait plus que pour des mois. Le compte à rebours avait commencé. Nous envisagions d'abord passer quelques semaines de vacances en Suisse avant de rentrer, le temps pour mon mari de terminer un manuscrit qu'il tenait à coeur.

Hélas, l'homme propose, Dieu dispose, dit-on. Chez nous les anciens disent que « c'est l'os qui transporte la chair et la chair ne transporte jamais l'os ». C'était sans compter avec les imprévus. Et les imprévus dans nos pays viennent souvent de la parenté. Elle a les méandres que seuls les africains sont capables d'expliquer et de comprendre. La parenté est chez nous une vraie toile d'araignée. Impossible aussi de vouloir s'en détacher.

Mon mari s'était mal réveillé cette matinée-là. Il disait avoir des malaises. Il avait des maux de tête. Ce qui était bizarre c'est qu'il disait avoir fait un très mauvais rêve. Féré d'histoires imaginaires et étranges, Jean Chrysostome croyait aux rêves. Pour lui, il peut avoir communication entre des événements de la nature, distants dans le temps ou dans l'espace. Aux rêves prémonitoires, il y croyait. Il paraît que c'est un don de leur clan. Son arrière-grand-père était un devin. Jean avait fait un très mauvais rêve et il se demandait ce qui allait nous arriver au courant de la journée. Il s'était décidé à ne pas monter à la bibliothèque. C'était la première fois qu'il ne s'adonnait pas à son rituel de tous les mercredis.

Pendant qu'il s'occupait à pianoter sur son ordinateur, nous entendîmes la sonnerie retentir. Je m'empressai d'aller à la porte et lorsque je l'ouvris, là, devant moi, parut quelqu'un que je semblais reconnaître. Pendant que je cherchais à joindre la figure aux souvenirs, mon mari demanda qui c'était. Et directement, le visiteur se présenta :

– C'est moi Az'Iza Monsejuu, le fils de Monkajuu Rosé de la Croix.

Il avait utilisé les noms gentiles du clan de mon mari. Az'Iza est le neveu propre de mon mari. Le fils aîné de sa soeur cadette Rosé de la Croix. Or, comme nous sommes du système matrilineaire, Az'Iza était le neveu, ou comme l'exige la coutume, le fils véritable de mon mari. Il avait préséance et droit de veto sur tout ce qui nous appartenait, plus que nos enfants propres. Az'Iza était donc chez lui. Pour

moi, Az'Iza est un beau-frère. Même plus, un mari. Devant lui, je devais les mêmes égards qu'à Jean Chrysostome. Nous sommes victimes de la coutume. Et celle-ci n'est écrite nulle part. Elle se transmet de bouche à oreille. La coutume se vit, elle est vie et elle est connue de tous. Elle n'admet ni insoumission, ni ignorance. Nous grandissons avec elle, elle nous suit partout, même au-delà des frontières, tel l'ombre d'un épervier géant pendant la saison sèche au-dessus d'une petite famille des poussins.

Je m'empressai donc d'envelopper Az'Iza de mes embrassements. Qui aurait fait l'inverse ! Je fis entrer Az'Iza chez nous. Il dit bonjour à son oncle. Ce dernier répondit par un bonjour à mi-voix. Je m'empressai d'expliquer à Az'Iza que son oncle était malade depuis quelques jours. Az'Iza s'assit et poussa un ouf ! de soulagement. Comme si pour dire : « me voilà enfin arrivé ». Je lui demandai des nouvelles de ses parents, grands-parents, et de tous les autres.

Je vis immédiatement que l'humeur de Jean Chrysostome devint de plus en plus maussade. Sa figure s'alourdit telle une vipère qui veut sauter sur une proie. Sa barbe le fit ressembler à Jomo Kenyatta. Je faillis éclater de rire. Mon mari est de ces hommes dont l'hypocrisie n'a pas de place. Ce qu'il veut, il le fait et le manifeste. Ce qu'il est, il le fait voir, à première vue. C'est facile de savoir le fond de son cœur. Il l'extériorise directement. Puis, il dégonfle. Il est de ces hommes où lorsqu'il prend une femme à côté, la femme légitime n'a pas d'efforts pour le savoir. C'était son grand défaut. Impossible de lui souffler quelque chose à l'oreille sans qu'il réagisse s'il lui faut réagir. Impossible de lui demander de patienter demain pour lui apprendre une nouvelle !

Je me disais que j'allais vivre un des derniers épisodes de mon séjour en Europe. Car, le neveu de mon mari est mon mari. Je lui dois égards et bons traitements. Il en allait de mon mariage, de mes bonnes relations avec mes belles-soeurs. Car, en cette matière, elles ne badinent pas, les belles-soeurs de chez nous. Or, Jean Chrysostome lui non plus n'est pas l'homme à tolérer les bêtises. Un dilemme : comment trancher une palabre entre la machette et le cou d'une poule ?

Nous restâmes avec Az'Iza pendant plusieurs jours encore. Il n'avait aucun papier avec lui. Or, le malheur de ces pays hôtes provient des papiers, des morceaux de ces papiers qui chez nous finissent dans des bacs à papiers, au marché, pour la vente des beignets et autres cacahuètes. Ici, les papiers prétendent dire tout sur vous, ils signifient tout ce que vous êtes et représentez.

Les papiers constituent ici votre identité, tout votre être. Même si vous existez, les papiers peuvent attester que vous êtes morts et vous risquez de l'être. Même si vous êtes morts, il faudra une attestation de décès pour que vous soyez considérés comme tel. Aussi, dans ces pays, manquer de ces papiers ou ne pas les avoir en ordre est la pire des ignominies. Nous nous en moquions souvent. Chez nous les papiers, les pièces d'identité ne valent que l'espace d'un voyage, d'un vote ou de toute autre bagatelle avec la justice. Même alors, on peut les fabriquer au coin des rues, les falsifier, les faire prêter, gommer des noms ou les ajouter. Alors qu'ici c'est toute une existence.

Az'Iza n'avait pas ses papiers. Il n'en avait même pas un petit morceau avec lui. Ce qui rendait très furieux mon mari. Je servais d'intermédiaire entre son neveu et

lui. Quand mon mari avait des informations à lui demander, il passait par moi et vice versa. Je tentais de jouer le jeu. J'étais une modératrice, une extinctrice d'incendies. Il en allait de ma réputation de bonne belle-soeur, épouse de la famille. Les belles-soeurs ne badinent pas pour ces choses-là.

Le manque de nouvelles et de lettres sur les familles restées au pays nous a vite fait voir qu'Az'Iza est un émigré clandestin. Mon mari en était malade. Il en souffrait atrocement comme s'il avait perdu des jumeaux. Et Az'Iza, pendant tout ce temps, ne pouvait sortir de notre appartement : avant qu'on ne trouve une solution, ou avant que je ne puisse convaincre mon mari de chercher par quel moyen manger un boa en catimini. Car, pour lui, Az'Iza devait être conduit devant la police.

Vous voyez ça !... Un neveu, voleur ou brigand, venu, on ne sait trop comment, dans la maison de son oncle, son propre oncle, pour un oui ou pour un non, pour une histoire de papiers ou de cartes d'identité, qui se voit amener à la justice, en prison, par son propre oncle ! Le plus con et imbécile du clan ne pouvait que prendre l'épouse comme responsable de l'incident. La belle-famille ! Je tentais de le faire comprendre à Jean Chrysostome. Mais, il était imperturbable.

Quand nous restions à deux, Az'Iza essayait de me raconter comment il est arrivé en Europe par bateau. Ils avaient prévu le nombre des chikwangues égal aux nombres des jours sur mer. La dernière chikwangu correspondait au dernier jour du voyage. Ils étaient nombreux à emprunter le tronçon clandestin. Ils se cachaient dans les cales. C'était une question de vie ou de mort. Une aventure. Au bout de compte, ils étaient arrivés, tous, sains et saufs. Puis, chacun s'était débrouillé pour chercher un asile. Des équipes chargées de les accueillir leur avaient facilité la tâche. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé chez nous.

Souvent à la maison, il me demandait de lui composer quelques numéros de téléphone et il avait alors des conversations avec des interlocuteurs aux vocabulaires incompréhensibles. Ils utilisaient un patois impossible à décoder. Ils parlaient souvent "*d'herbe*", de "*fumée*", de "*mucondros*" et "*ngitimar*", de "*plan ceci ou cela*" et des autres termes inconnus. Un vrai argot. Parfois, il recevait des visiteurs à l'absence de mon mari. J'étais devant un dilemme. Le dire à mon mari c'est le contraindre de chasser Az'Iza et de le conduire devant la police, sans autre forme de procès. Quiconque vit avec le chien sait qu'il aime les os, dit-on chez nous. Et, il en allait de mon mariage, ou du moins de la bonne entente avec ma belle-famille, avec mes belles-soeurs.

Des jours passèrent sans que nous trouvions un remède à ce que mon mari surnomma "les déchets toxiques". Az'Iza n'avait pas franchi le cap du secondaire, il ne savait donc pas ce que cela voulait dire. Nous pouvions ainsi parler de lui sans qu'il le sache. Je riais parfois du bout des lèvres. Étudier est une grâce.

Quant à nos deux enfants, ils se plaisaient bien avec leur tonton qui jouait pour eux, à l'absence de mon mari, des saynètes les plus comiques, puisées des comédiens du pays. En effet, depuis que notre pays traverse des moments de crise morale et sociale terrible, les comédiens jouent une fonction d'extincteur de violence ou de décompresseur de colère et de la furie publique. Ils se plaisaient bien, nos enfants !

Des jours passèrent puis, un jour, je vis que depuis cet avant-midi-là, Az'Iza avait eu une succession de coups de téléphone. Il répondait machinalement, il se fâchait et tonnait parfois. Il donnait l'air d'être pressé. Puis, aux heures de midi, il m'appela pour un entretien. Il me parut prendre un air sérieux. Ce qui était assez inhabituel. Il me dit :

– Tantine, je dois te remercier pour l'accueil et l'ambiance. L'oncle est absent, mais ce n'est pas grave, tu lui diras tout. Je dois poursuivre mon aventure. L'oncle a son cheminement de vie. Nous avons aussi le nôtre. Nous sommes de ces générations sacrifiées pour qui la vie est soit à faire, soit à conquérir et jamais déjà définie. Nous devons choisir notre camp. C'est notre destin, notre condition humaine, notre triste condition humaine. En attendant un miracle divin, nous devons nous battre pour ne pas crever. Nous venions pour des "matches", il faudra que je m'en aille. Je vais vous téléphoner où je serai. Au revoir, gardez-moi bien mes enfants, je les aime bien.

Je n'eus pas beaucoup de discours. Je lui souhaitai seulement bonne chance dans la vie et surtout beaucoup de courage. C'était lui mon mari, le père de mes enfants. Je serai toujours son épouse chérie.

Je ne m'empêchai intérieurement de me moquer de la coutume. Comment pouvais-je confesser être le mari d'un vaurien de la trempe d'Az'Iza ! Pendant que je le lui disais, je voyais Az'Iza faire gonfler sa tête en signe d'estime personnelle. Il esquissa un sourire. Hélas, nous sommes, nous nègres, même évolués, enchaînés par la coutume. Impossible de faire la part des choses entre la coutume et la science moderne. Un morceau de bois dans le marigot ne devient jamais un caïman.

Il m'embrassa, puis sorti. Je le contemplai de la fenêtre s'éloigner, puis s'engouffra dans une voiture qui avait stationné de l'autre côté du boulevard. Il me salua en levant le bras. Ils s'en allèrent.

Quand mon mari revint, il ne fit que peu de commentaires à cette fuite en avant. Il souffla simplement :

– Un problème de moins.

* * *

Des jours passèrent encore, jusqu'à ce que nous eûmes un premier coup de fil d'Az'Iza. Il était en Hollande. Selon ses dires, il se portait bien et se préparait à venir nous rendre visite. Il vint effectivement, quelques semaines après.

Ce n'était plus ce même Az'Iza d'il y a quelques mois. Nous restâmes quelques jours avec lui, puis il repartit, sans que nous sachions au juste ce qu'il faisait. Il se passa ainsi des semaines sans que nous puissions recevoir de petits cadeaux d'Az'Iza *Sic transit vita*. La vie n'a ni définition ni rails à suivre. Chacun a son cheminement. Chacun a la taille à sa façon. Je me rappelle toujours ce refrain de Bob Marley qu'Az'Iza entonnait souvent lorsqu'il prenait sa douche (les manières, il en avait de bonnes !) : *Live is big road with a lot of sign... So when you riding ... don't complicate your mind ...* L'anglais, c'est encore avec l'informatique les bêtises de la

fin de ce siècle. Il faudra les apprendre pour ne pas sombrer dans l'analphabétisme au siècle avenir. Et l'anglais des rastas, c'est la merde. Az'Iza, vaurien, tente de devenir un monsieur respectable.

Nous nous préparions à repartir pour le pays. Nous n'attendions plus que les vacances pour les enfants. Les malles et autres bagages étaient déjà déposées auprès des missionnaires. Dans nos pays, c'est l'une des voies les plus sûres. Les commissionnaires en douane sont encore une bande d'escrocs. Tout un monde à découvrir. Aussi, lorsqu'Az'Iza vint cette fois-là, son oncle, pour la première fois, lui a tiré les oreilles. La vie n'était pas à prendre à la légère. Il faudra s'y mettre sérieusement pour ne pas sombrer dans le néant. Mais, le comble, c'est qu'Az'Iza n'avait toujours pas ses papiers en ordre. Il était un sans-papiers. Comment s'en sortait-il ?

Les anciens disaient : « c'est l'os qui transporte la chair et la chair ne transporte jamais l'os ». Nous nous préparions pour le départ définitif sans jamais savoir ce qui nous attendait. Maîtriser l'inconnu et l'avenir est la vraie clef de la réussite. C'est pourquoi nos ancêtres avaient inventé des fétiches, pour pouvoir se donner l'illusion de pouvoir maîtriser les lendemains incertains.

* * *

Un matin, nous reçûmes un coup de fil, aux heures inhabituelles, d'un ami à Az'Iza. Le message était sec et clair : « Az'Iza venait de mourir dans des conditions assez bizarres... »

Un coup de foudre... Mon mari prit du temps avant de me l'annoncer. Je le regardai un moment et m'effondrai en larmes. Je recherchai, dans nos albums, les quelques rares photos d'Az'Iza et les prit entre mes mains. Jean Chrysostome téléphona à quelques amis et nous fûmes rejoints par quelques-uns d'entre eux.

Avoir un deuil à l'étranger est la pire des choses. On ne peut ni jouer au tam-tam, ni dormir dehors, sur des nattes ou des chaises longues.

Mon mari envoya aussi directement des coups de téléphone au pays pour aviser la famille de cette mort inopinée d'Az'Iza. La réponse ne se fit pas attendre : le corps d'Az'Iza doit revenir au pays. C'était l'oncle de mon mari qui avait pris la décision. Dans notre coutume, c'est l'oncle qui a le dessus sur ses neveux, plus que même le père de ceux-ci.

Az'Iza devait être enterré au pays, surtout qu'il court un bruit au pays que tous les corps enterrés en Europe sont ensuite brûlés et la poussière répandue sur le fleuve. Or, mon mari est du clan "*Tortue des eaux*", un pur-sang de la dynastie traditionnelle de leur tribu. Et le fameux Az'Iza, bien que bougre, était l'héritier du trône. Normalement, si mon mari était au village, il serait le chef coutumier, lorsque leur oncle actuellement au pouvoir serait mort. Et, à la mort de mon mari, c'est Az'Iza qui aurait dû être son successeur. La coutume l'avait ainsi prédit. C'était le devin qui le prédisait, des mois avant la naissance d'un prince. Il n'y avait donc pas de place pour une quelconque course au pouvoir. Les mânes et Dieu lui-même en

avaient ainsi décidé. La coutume est sacrée. La parole est sacrée. On la donne, on la reçoit. Mais, on ne la trahit nullement.

Az'Iza doit être enterré au pays...

Nous partîmes avec mon mari pour la Hollande pour les formalités d'usage. Heureusement que la solidarité africaine avait aussi franchi les tropiques. Nos différentes associations nous apportèrent de l'aide financière. Az'Iza n'avait ni assurance maladie, ni assurance vie et le fait qu'il n'avait pas de papiers nous compliquèrent l'existence. Commissariat de police, interrogatoires... Nous nous débrouillâmes et au bout de deux semaines, nous terminâmes ainsi avec les formalités d'usage. Les formalités pour un cadavre, notre cadavre, à rapatrier ? ... Rien n'est aussi complexe dans ces pays qu'un mort à aller enterrer au pays. Un cadavre... Alors que chez nous un cadavre se fait entourer de tous les respects et de tous les égards, dans ces pays, un mort est un oublié. On mange alors qu'on a un mort dans la famille, alors qu'il n'est même pas enterré. Chez nous, le cadavre reste dans la maison aussi longtemps qu'il ne puera pas. Tout ce que j'ai pu faire pour le corps d'Az'Iza, le petit-papa de mes enfants, c'est aller lui rendre visite à la morgue, les yeux engouffrés dans les lunettes noires-épaisses, comme si je voulais dissimuler mes larmes, et la tête enfouie dans un foulard à la musulmane. Alors que chez nous, un mort, on le pleure à haute voix, soutenu par des pleurs des autres. Nous n'en pouvions rien : « c'est l'os qui transporte la chair, la chair ne transporte jamais l'os ». C'est à la morgue aussi que, pour la première fois, j'ai vu mon mari exploser en sanglots. Il a dit une petite prière, puis s'est fondu.

Les jours qui précédèrent le rapatriement du corps d'Az'Iza passèrent rapidement. Difficile pour moi de bien manger. La mort est une fatalité, certes, mais chez nous elle est un passage. On change de vie, mais on ne disparaît pas. Le lien reste. Nous ne nous appartenons pas. Nous sommes les citoyens d'un ailleurs. D'un autre monde. Le vrai. Celui de l'invisible. Nous sommes tous unis par un cordon ombilical qui lie les vivants aux morts. Dans un équilibre parfait. C'est ainsi qu'un mort n'est jamais oublié, ni insulté, encore moins négligé. Il est mort, mais il est là, sur son cercueil, en train de regarder sur tout ce qui se fait et se dit autour. Juste un miroir et on verra sa figure apparaître, regardant tantôt à gauche, tantôt à droite. Gare à toi si tu venais à te croiser les yeux avec lui. Tous le savions et l'avions appris depuis le bas âge sans que personne ne l'aie expérimenté. L'expérimentation n'est pas nègre. Hélas, il en va des coutumes comme de la beauté des femmes. À chaque peuple ses critères de beauté, ses acrobaties de maquillages, ses tatouages. À chaque peuple ses traditions et ses coutumes.

* * *

Nous arrivâmes ainsi au jour du départ. J'en avais le coeur bien triste. Je savais qu'Az'Iza était bel et bien mort. Le médecin l'avait constaté et nous avait délivré un certificat de décès. Mort à l'étranger, il sera enterré dans quelques heures au pays. Les coups de téléphone de la veille de notre départ nous avaient ainsi appris qu'un grand cortège nous attendait à l'aéroport et nous conduirait à la maison familiale. Et que des manifestations à la taille d'un héritier du trône "*Tortue des eaux*" seraient aussi organisées. Mon mari en était presque malade. Il n'est pas homme à vouloir

s'exhiber en "m'as-tu vu ?". Il était l'homme de l'essentiel, l'homme du minimum. On l'appelait au séminaire « (le) plus petit commun (multiple) ».

Nous arrivâmes à l'aéroport de la capitale aux petites heures de la matinée. Il était archicomble. Je sortis de l'avion en versant de chaudes larmes. Mon mari était serein. Il me soutenait par la main. Je faillis même m'écrouler au bas de la passerelle, lorsque je vis ma belle-mère, la mère de mon mari, soutenue par ma maman et les autres soeurs à moi, se jeter à se casser les jambes sur le tarmac. Tous les oncles de mon mari venus du village avaient tenu aussi à marquer leur présence à l'événement. On les reconnaissait par les vieux vestons de Jean qu'ils portaient tous. Leurs couleurs moisis montraient bien qu'ils avaient passé des semaines sans jamais avoir rendu visite à dame l'eau des ruisseaux. Il semble que le vrai problème soit le savon qui est devenu une denrée rare dans nos villages. Ce sont les effets de la crise. Les oncles étaient donc venus du village avec toute une équipe de batteurs et danseurs folkloriques. On y jouait ainsi le "munkla", le grand tam-tam des chefs de chez nous. Malgré le tintamarre des fanfares, du tohu-bohu et des brouhaha, on arrivait à remarquer surtout cette jeune fille-là, aux seins à moitié couverts, un morceau d'étoffe rouge autour des hanches avec des cauris, qui était en train de se trémousser, dans une harmonie à vous faire oublier le deuil. Elle se trémoussait tel un poisson électrique. En Europe, elle aurait décroché un emploi dans une école de danse. C'était beau à voir.

On vint nous accueillir par deux majorettes avec un grand bouquet de fleurs où l'on pouvait lire en écriture dorée "Adieu Az'Iza" et surtout avec une grande photo d'Az'Iza. Az'Iza dans tous ses états : chapeau des cow-boys sur la tête, un noeud papillon; un Az'Iza très beau et très frais. Il avait les allures d'un John Kennedy. Un sourire irréfutable. Ce n'était plus qu'une photo.

Beaucoup d'autres cadavres étaient arrivés ce jour-là. Un autre avait été embarqué à l'escale de Paris et un troisième à Rome. On savait néanmoins reconnaître les différents groupes par les uniformes qu'ils portaient. C'était une nouvelle mode que nous n'avions pas laissée au pays. L'aéroport ressemblait à un jour d'arrivée d'un président français. Des chants et des chahuts sortaient de partout. On entendait surtout ceux entonnés avec des refrains au nom d' "Anv'owa", un des multiples sobriquets d'Az'Iza. Les autres corps étaient des hommes plus vieux.

Des jeunes filles pleuraient en se tordant les corps, et des jeunes gens, par centaines, scandaient des chansons qui allaient de l'érotisme à la barbarie, passant par des airs populaires et anti-révolutionnaires.

Anti-révolutionnaire ? Le mot n'était plus à la mode. Les choses ont changé depuis, le langage aussi. Si tu achètes des tam-tams, dit un proverbe de chez nous, achète aussi des batteurs, pour que pas mal d'entre eux ne soient pas rongés par des cancrelats et des puces. Les politiciens avaient tourné la carte politique autrement. Ils avaient inventé autre chose. Ils étaient fatigués de la révolution. Il paraît qu'elle n'avait pas été à la mesure des espoirs suscités. La révolution était fatiguée et avait fini par avoir des crampes. Elle avait des crampes et ne pouvait plus lever la République. C'était elle, la révolution, et non ses acteurs, qui était la cause de tous nos maux. D'où, il fallait garder les mêmes acteurs. À la place, avions-nous appris à la télévision et à la radio, par des lettres et des messages, que les politiciens, tous, avaient opté pour le "*changement*". C'était le nouveau mot magique. Il résonnait plus

fort que "*Indépendance cha-cha-cha*". Dieu seul sait, quelques années après sa découverte ce que "changement" a pu apporter comme changement. Les mots ! C'est peut-être le roi de tous nos maux. J'étais toujours de ceux qui souhaitaient qu'on y mette un adverbe. "*Autrement*", par exemple. Soit ! Aux beaux temps du Parti Unique, les chansons de cette matinée-là nous auraient faits envoyer tout droit à la prison centrale. Les choses avaient changé, heureusement. Mais, qu'est-ce que les chansons contre le pouvoir venaient foutre le nez dans un deuil ?... Je compris alors que notre peuple avait trop de souvenirs enfouis. Il avait besoin de certaines occasions pour se défouler. Pour rendre coup sur coup. Et le deuil était l'une de ces occasions.

Nous prîmes encore deux bonnes heures pour les bagages et surtout pour les corps de nos morts. Impossible à croire. Les formalités dans nos aéroports sont plus complexes qu'à l'étranger. Nous avons tout hérité de nos maîtres anciens sauf la droiture dans les chiffres. On ne savait pas qu'est-ce qu'on devait payer au juste, à qui et pourquoi. Tout était négociable et à négocier. Et nos bureaux ? ... On n'y trouve presque personne, ou si l'on en trouve un, faudra-t-il qu'il ait un stylo, un papier pour vous signer un document, ou une chaise pour vous faire asseoir. Mon mari était tirillé. La famille avait tout laissé entre ses mains. Tout le monde pleurait devant un cadavre hermétiquement fermé. Nous n'eûmes la vie sauve qu'à cause d'un ami d'enfance de Jean Chrysostome qui était devenu entre-temps un officier de l'armée. Il vint tout débloquent en quelques minutes. Nous ne payâmes donc ni frais, ni douane, ni tout autre document. Puis le cortège funèbre s'ébranla vers la cité, transitant par la ville. Des tours pour rien.

Nous étions, mon mari et moi, dans la seconde voiture. Celle qui suivait la grande voiture-corbillard. Un jeune homme était planté devant le véhicule avec la grande photo d'Az'Iza. Puis, cette voiture était précédée d'une autre où un cadreur pendant sur la portière arrière gauche, tel un habit étalé au soleil, prenait des images. Son habit flottait tel un drapeau d'un parti politique sur une hampe en bois noir. Je me demandais au juste ce qu'il était en train de filmer et quelle serait la qualité de ses images.

Malgré les pleurs et mes larmes aux yeux, je ne m'empêchais de jeter des coups d'oeil et d'analyser la situation. Tout un cortège d'une trentaine de voitures, d'une douzaine de grands véhicules, sans compter les fourgonnettes, avec filles et garçons, toute tendance confondue. Ils scandaient des chansons de tout bord. Qui aurait cru que Az'Iza, un sans-papiers, pouvait avoir droit à de tels honneurs ! Ce pays est ce qu'il est. Les voleurs arrachent les applaudissements, tandis que des honnêtes gens passent inaperçus. Ceci traduit ce que nous sommes devenus : des hommes du terroir, des hommes du trottoir. Là où le peuple n'excelle plus à admirer les manifestations de l'esprit, c'est le peuple lui-même qui régresse.

Nous arrivâmes ainsi dans la concession familiale. C'était à se demander si c'était un jour de fête ou un jour de deuil. Un orchestre nous accueillit avec une musique pop où la sonorisation crachant et ronflant faisait état de peu d'entretien du matériel. Lorsque ces jeunes gens, aux pantalons soulevés jusqu'au niveau du nombril, qui sautillaient comme des grillons, se fatiguèrent, ce fut un autre orchestre qui les remplaça, avec les mêmes instruments de musique, les mêmes guitaristes. Le rythme n'était pas très différent. Sauf qu'on entendait quelques fois le nom de Dieu, de Jésus et des autres citoyens du ciel. Le tout auréolé par des "*Alléluia - Amen*".

Dieu seul sait si nous étions dans une église ou dans un cabaret de boissons. Il paraît que c'était la mode, les orchestres religieux. Celui de ce jour-là n'avait rien de musique sacrée. Tant le rythme était mondain. La fanfare s'ajouta à la cacophonie, puis vinrent les danses traditionnelles. Chacun venu au deuil se débrouillait où il voulait rester.

Le corps d'Az'Iza fut exposé à l'extérieur, sous un catafalque qui ressemblait à un baldaquin sous lequel on protège le prêtre portant l'hostie, le jour de la fête du Saint Sacrement. La pratique ne date pas de longtemps. Depuis que le musicien avait chanté "*Affaire kitikwala*" en conseillant aux gens de s'acheter un bon lit, on a pensé remplacer des lits à exposer par des catafalques. Ils étaient plus polis.

Mon mari ne tolérait jamais ce genre d'habitudes. Mais, je me suis rappelé que pour les gens de chez nous un cadavre venant de l'Europe n'était pas un cadavre ordinaire. Mourir en Europe, pour nos pays, est un honneur. C'est à peine si l'on peut se demander de quelle maladie est-on mort. Nous passâmes ainsi deux jours de deuil à la belle étoile. Dans une ambiance indescriptible. Dieu seul aurait su compter le nombre des casiers de bière déversés pendant ces jours.

Quant à mon mari et moi, nous devions rester à côté de l'oncle, le grand chef médaillé venu droit du village, qui tantôt demandait des informations, tantôt nous racontait des histoires du village, nous rappelant parfois la coutume et ses nombreux méandres. Il ne s'empêchait de tourner et retourner sa médaille, pour bien faire voir l'effigie qui s'y trouvait gravée. On pouvait lire : « Léopold II. Roi de l'État Indépendant du Congo. 1909 ». Le grand-père médaillé n'était pas de la pluie d'hier. Nous étions cloués à ses côtés et ne nous levions que pour des besoins ou pour parler avec quelques amis venus nous consoler.

Nous nous réunîmes plusieurs fois avec les familles. D'abord, Jean devait leur faire le récit de la mort d'Az'Iza et de tous les papiers, démarches et dépenses engagées pour le rapatriement de son corps. De l'argent à pouvoir construire toute une maison.

Tous le félicitèrent pour avoir accompli son devoir. Il fut invité de ne jamais baisser les bras, car quel que soit le poids de ses défenses, un éléphant ne les laisse jamais en chemin. Cela ne faisait qu'accroître ses chances de réussite dans la vie. Les ancêtres qui sont présents le récompenseront bien. D'ailleurs, qui dit que ce ne sont pas eux qui lui ont facilité les cotisations, les démarches et autres formalités ?

Le troisième jour au soir, nous n'en pouvions plus. Nous étions fatigués. Nous sentions que nous n'avions plus la force de résister pour une quatrième nuit à la belle étoile, sur des chaises. Jean m'en fit part. Mais, je fus obligée de lui demander de fournir un effort supplémentaire pour résister à la tentation. Les oncles auraient mal interprété cette attitude. On l'aurait vite comparée à un sursaut d'orgueil. La coutume est stricte : tant que le cadavre n'est pas encore enterré, tous les membres proches du clan sont tenus à veiller. Or, ce cadavre n'était pas de n'importe qui, il était celui de son propre neveu, le fils de sa soeur. Pour pallier la difficulté, mon mari provoqua un conseil de famille restreint pour discuter du jour d'enterrement et de retrait de deuil.

Je fus invitée à participer à ce conseil en ma qualité de femme légitime de la famille. Car, mon mari étant héritier du trône, je portais, moi, le nom de "*Udre*"

comme surnom à mon nom de famille. Ce nom-là me donnait une place de choix dans le clan de mon mari. Car, mes enfants, tout en n'étant pas des héritiers du trône (nous sommes du système matrilineaire), portaient les noms de "Mv'la", c'est-à-dire fils nés des pères héritier du trône.

La discussion était chaude et faillit se terminer à queue de poisson : nul ait été ma présence. Car, les oncles soutenaient que conformément à la coutume, Az'Iza devait être pleuré pendant "deux-fois-neuf jours".

– Dix-huit jours !... s'était écrié Jean Chrysostome.

– Non, lui fit remarquer l'oncle, le grand chef médaillé. Deux-fois neuf jours. Neuf chez nous est un chiffre sacré. Il faudra le respecter. Il est trois-fois-trois, un autre chiffre sacré. Signe de plénitude. Le chef traditionnel doit être pleuré deux-fois-trois-fois-trois jours.

Ensuite, il avait balancé et fait remuer tous les méandres de la coutume, pour expliquer que les ancêtres n'autoriseraient jamais qu'une telle disposition de la coutume soit enfreinte à cause des écervelés de progénitures formés à l'école des Blancs qui n'en savaient ni le contenu, ni l'interprétation, encore moins leur bien fondé.

Posément, calmement, je pris la parole; je donnai d'abord raison aux oncles et condamnai mon mari de son ignorance. Puis, malignement, usant pour la première fois de mon ironie et de ma maïeutique socratique, je leur fis voir toute la difficulté matérielle à exécuter un tel voeu, vu l'environnement. Je les suppliai de trouver un palliatif.

Tous m'écoutèrent avec attention, puis se retirèrent, à l'écart des femmes, pour se concerter. La décision fut rendue publique quelques minutes après :

– Az'Iza doit être transféré au village, et là des honneurs dignes d'un héritier du trône lui seraient rendus.

Nous venions de quitter la fumée pour la poussière. Un véritable quiproquo. Mon mari tenta de leur faire prendre conscience de tous les frais, toutes les énergies, toutes les pertes en nature ou en espèces à engager. Les oncles restèrent imperturbables. Ils rappelaient seulement que dès que ce cadavre atteindra le premier village de la chefferie, un massacre collectif de tout le bétail serait organisé par honneur au prince héritier mort; puis, n'ayant pas régné, le deuil d' "une-fois-neuf jours" sera organisé en son honneur. Az'Iza né dans les honneurs, pour les honneurs, lui qui pouvait se choisir des femmes parmi ses préférences de la chefferie, n'était pas n'importe qui. Jamais, de leur vivant, aucun n'accepterait un tel affront. D'ailleurs pour la circonstance, ils avaient fait placer une peau de léopard, une dent de léopard sur son cercueil; ils avaient fait porter aussi une de ces dents de léopard à mon mari. Les rites étaient très solennels.

Je me demandai moi-même comment un tel deuil aurait été organisé si le corps d'Az'Iza n'avait pas été embaumé. Mais, il ne pouvait en être autrement.

La palabre était close. L'oncle régnant avait dit en substance :

– Si Mojuu Jean Chrysostome refuse de rendre à son neveu ses honneurs, nous nous débrouillerons avec nos propres moyens. C'est-à-dire que des nombreux "*nshans*" (hommes libres) de notre chefferie, ici présents, transporteront ce cadavre sur leurs épaules jusqu'au village.

Je compris, par le petit coup d'oeil de mon mari, l'impossibilité de la solution à cause de la distance qui séparait la capitale du village. Environ cinq cents kilomètres. Emprunter le train des Ashanti avec un cadavre sur les épaules !... il faudra retourner aux temps des australopithèques.

Entre-temps, il se succédait bière sur bière, orchestre sur orchestre, groupes de prière sur groupes de prière. On ne se croirait pas dans un pays en crise. Des groupes s'étaient formés autour du cadavre. On les reconnaissait par leurs uniformes. Parfois on était attiré à gauche par une bagarre, tantôt c'était un chien qui traversait l'assistance et faisait lever les gens, tantôt un un pas de danse faisait pousser des cris de joie.

Pendant que mon mari se perdait dans les calculs des dépenses et autres engagements, l'oncle, venu du village, le fit appeler et lui signifia qu'il devait lui prendre la parole devant l'assistance pour raconter le récit des événements depuis l'arrivée d'Az'Iza chez lui, jusqu'à sa mort.

Véritable épreuve de feu. Un passage sous des fourches caudines. Jean se leva, regarda l'assemblée, tel un gourou qui veut hypnotiser une assistance. Puis, il leva la main et, doucement, le calme contamina l'assemblée, telle une mycose qui envahit toute la fesse après avoir envahi la sous-fesse. Il racla sa gorge, puis parla.

Il expliqua tout. Il parla posément. Évoquant tantôt des proverbes, tantôt des dictons, des chansons, des leçons morales, sans oublier les versets bibliques, ce qui faisait soulever l'admiration des "frères" et "soeurs" en Christ, qui ne cessaient de répondre par des "*Alléluia-Amen*" prononcés à temps et à contretemps. C'était la nouvelle mode. Jamais je n'ai trouvé mon mari aussi sage que ce jour-là. Où a-t-il bien pu apprendre tous ces proverbes ? À la fin, il exposa la décision des vieux :

« Az'Iza sera enterré au village et non en ville ».

L'annonce fut l'effet de l'huile de palme jeté sur le feu. Des chahuts se mêlèrent aux youyous et aux insultes. Pour une première fois, j'eus peur. Peur d'être pris en sandwich par tous ces jeunes gens qui sentaient la drogue, qui s'étaient enivrés, filles et garçons. Partout, on criait au "Ndoki" (sorcier). Ce pays ! ... De notre temps, les filles restaient à l'écart de tous les mouvements banditistes des garçons. Le pays avait changé, les mentalités semblaient avoir évolué, mais les valeurs morales étaient en régression. C'était le constat. Jean me le faisait remarquer souvent.

Pendant que l'agitation atteignit toute l'assemblée, un des oncles vint souffler quelque chose à l'oreille de Jean. Ils parlèrent un moment, puis Jean reprit la parole.

– Nous allons faire la part des choses, dit-il. Le *corps* d'Az'Iza restera ici. On prélèvera cependant ses ongles et ses cheveux qui seront enterrés au village avec les mêmes honneurs.

C'était la coutume. Le corps disparaît, mais l'âme, le souffle de vie reste. Il vit, il va au village des morts, près des ancêtres du clan. Un homme ne meurt que lorsque ces ancêtres viennent prendre son souffle, son ombre. Aussi, ce souffle se représente et se symbolise par les ongles et les cheveux d'un homme. Il est formellement interdit de se faire coiffer n'importe où, interdit aussi de pouvoir laisser ses ongles chez des inconnus. Les cheveux et les ongles représentent tout l'homme, le vrai, non pas cette enveloppe corporelle qui constitue un homme éphémère, passager.

Si nous l'avions su en Europe, nous aurions pu recueillir seulement les ongles et les cheveux, qu'on pouvait foutre dans un petit cercueil, et qu'on ramènerait dans des bagages à main. Cela nous aurait évité tant de dépenses pour rien. Mais, le monde de la ville ne nous l'aurait pas pardonné. Nous en sortirions avec des coups de pierres ou des coups de poing.

Sitôt dit, sitôt fait. Un petit cercueil fut fabriqué. Il fallait dès lors faire entrer le cadavre d'Az'Iza dans la maison, pour pouvoir couper ses cheveux et ses ongles.

Nous venions à peine d'ouvrir le cercueil que nous nous sommes rendu compte que le corps qui était là n'était pas celui d'Az'Iza, mais celui d'un inconnu.

Le grand chef venu du village qui l'avait vu le premier, hurla au point de faire lever l'assistance qui était à l'extérieur et attendait la fin de ce rituel. La débandade était totale, lorsqu'il sorti sur la cours. Les gens crurent à la résurrection du mort. Les femmes premières, puis les enfants et les hommes déguerpirent des lieux. Dans ces choses-là, le salut se trouve dans l'agilité des jambes. La vérification ne se fait qu'une fois à l'écart des lieux de l'incident. Des hommes, des vertébrés, des irréductibles, s'étaient levés et vinrent nous rejoindre dans la maison.

Jean Chrysostome vérifia encore minutieusement le corps et le nom qui était inscrit sur la fiche au-dessus : le corps n'était pas celui d'Az'Iza. Directement, on réquisitionna une fourgonnette, puis nous rebroussâmes chemin vers l'aéroport, avec le cercueil. Ce sont des choses qui arrivent ! À l'aéroport, nous vîmes aussi d'autres qui vinrent réclamer le corps de leur mort, il y avait donc eu confusion lors du retrait des corps. Nous retournâmes au lieu du deuil, les gens attendant, suspendus, si nous avions découvert le vrai corps d'Az'Iza.

L'oncle ne cessait de récriminer.

Un mort, on lui réserve la place d'honneur, dans un avion, un véhicule ou un bateau. Mais, là au pays des Blancs, on met le cadavre dans l'endroit réservé aux bagages ! Quel affront !?...

Qu'allait-il arriver si on n'avait pas exigé de l'ouvrir ici ? L'épisode se termina à ce niveau-là.

Le reste des événements alla vite. Malgré les mécontentements de mon mari, nous n'avions plus le choix que de nous exécuter. Il ne pouvait en être autrement. Je devais contraindre mon mari à s'exécuter pour ne pas me mettre dans une situation inconfortable. Tous auraient dit que c'est moi qui lui dictais les ordres. Mes parents m'avaient déjà soufflé à l'oreille que je devais contraindre mon mari à s'exécuter, sinon c'est moi qui payerais les pots cassés. Nous étions obligés de nous endetter

auprès des amis. Lorsqu'on vient de l'Europe, les gens vous accordent facilement les emprunts.

Sitôt le lieu de l'enterrement décidé et annoncé, nous fûmes envahis par un amalgame de messieurs qui venaient chaque fois nous souffler de propos aux oreilles. C'était une autre paire de manche oubliée : affaire corbillard. Je songeai ici à la nouvelle de Kitia Touré "*Le corbillard*". Comme mon mari n'arrivait pas à trancher lequel prendre, les commissionnaires se décidèrent de faire arriver les différents corbillards sur le lieu mortuaire. Un cadavre venu de l'Europe ne se fait pas enterrer avec n'importe quel corbillard. Nous en avons de plus grands au plus petits, pour tous les goûts et les couleurs; d'autres avaient à la place des sirènes un haut-parleur qui diffusait de la musique religieuse et, au besoin, la voix du défunt. On les distinguait aussi par la forme des croix posées sur leurs capot avant. On pouvait apercevoir sur un autre un "Jésus" très original : noire, vêtus en cravate avec des bretelles, cloué sur la croix, chaussures aux pieds. Les commissionnaires se chamaillèrent. Chacun venait avec des prix à vous faire enterrer avec le mort lui-même. Dieu merci que le militaire ami de mon mari vint nous aider à en finir. Il choisit, après nous avoir consulté, celui qui paraissait le moins cher, tout en veillant sur des normes d'esthétique.

Ma belle-mère et même ma mère étaient des légionnaires de Marie. Un prêtre vint donc dire une messe de *requiem* au lieu mortuaire. Nous avons ainsi vécu et pu mesurer la force de l'Église catholique dans nos villes, malgré toutes les campagnes de dénigrement. Elle était encore forte, l'Église. Lorsqu'on vient de l'extérieur, cette présence massive est une nostalgie. Les chansons font couler les larmes. Nous venons de très loin. Dieu seul sait le bout du tunnel de notre aventure humaine. Aisance de vie au nord, pauvreté au sud, perte de foi et athéisme au nord, foi vivante au sud. Une fois au nord, nous n'échappions pas à cette logique. Notre foi se limitait aux messes dominicales, aux festivités liturgiques de Noël, Pâques et autres. Le chapelet, le chemin de croix, les lectures quotidiennes de la Bible étaient renvoyés aux calendes grecques. Mon mari était un férus des messes latines et basses. Quand il se met à chanter en latin, on se croirait dans une vraie chorale des corbeaux.

Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de constater que, ici aussi au pays, les choses et les rites avaient subi une mutation importante. Le rite de la messe avait déjà été africanisé. Hélas, Dieu seul sait la distinction à faire, du moins pour ce jour-là, entre un prêtre et un féticheur de nos villages, tant l'officiant s'était fait coiffé d'un bonnet en raphia et avait une queue d'éléphant sous sa main. On esquissa aussi quelques pas de danses pendant la messe. Mais, les danses des acolytes et autres majorettes autour de l'autel, avaient beaucoup de malchances de s'éloigner du sacré. Le sermon fut assez émouvant. Car, faute de soulever les montagnes, il semble que nos nouveaux prêtres aient la force de soulever les foules. Versets bibliques, strophes des chansons de la musique pop, slow et reggae, histoires fantasmagoriques, allégories, ripostes contre les sectes, invitations à la charité fraternelle, fidélité à l'Église, tous ces thèmes étaient enchantés avec des figures de style d'une beauté poétique et littéraire inimaginable. Avec cependant un hiatus : la méditation, l'intériorité, l'action de grâce. Les heures de silence étaient à rechercher.

Qu'il est tentant d'aller assister à une messe basse, dite en bon latin, dans une petite chapelle perdue dans un coin de rue obscur, messe dite par un vieux prêtre, un parmi les derniers de la race, avec une barbiche blanchie par l'âge, une petite calvitie,

héritage de sa tonsure sur sa tête, messe à laquelle n'assiste que quelques vieilles mamans dont on entend à peine les réponses en latin !

La messe finie, nous devrions ainsi aller enterrer Az'Iza. Des cortèges se formèrent de nouveau. Des jeunes filles et des jeunes gens parés comme s'ils allaient à une nuit de noces. Les filles !... L'habit ne fait pas le moine, mais on reconnaît un moine par son habit. On se demandait si elles portaient des tenues de soirée ou des tenues de danses. Elles étaient presque à poil ! Les garçons avaient des vestons à la mode. Ils exhibaient à qui voulait les voir leurs bijoux en or.

Tous ces badauds de la rue firent porter le cercueil sur leurs épaules à travers tous les "Nganda" ou débit de boissons, ces temples de la vie et de l'ambiance de nos quartiers. Au dernier Nganda ? C'est là qu'on engouffra le cercueil dans la voiture-corbillard louée pour la circonstance. Nous étions obligés, toute la famille, de suivre tout ce cérémonial. Nous n'avions qu'un droit : celui de nous taire et de les laisser faire pour ne pas subir le supplice de collier. Les refrains des chansons qu'ils scandaient ? Nous en avons entendu de tout genre ce jour-là. Des hérésies et des pamphlets contre le pouvoir, sans compter ceux à ne jamais écouter en présence du beau-père : *L'abbé curé est incirconcis...*

Nous avons une corde au cou. Notre marge de manoeuvre était très petite.

Le cortège ressembla encore à celui qui nous avait accueilli à l'aéroport le jour de notre arrivée. Cette fois-ci, les grands camions, parés de rameaux, roulaient à tombeau ouvert sur le macadam qui souffrait d'une couche de résine d'entretien. Les chauffeurs étaient eux aussi plus fous qu'on l'aurait cru. Le code de la route, pour la circonstance, ne faisait déjà plus partie de leur préoccupation. Ce qui était curieux c'est que pendant le parcours, même la police routière nous laissait brûler les feux rouges et imposer notre loi. Les choses ont bien changé dans nos pays. Nous arrivâmes ainsi au cimetière au milieu des brouhaha et dans une cacophonie indescriptible. Personne n'avait la maîtrise de la suite des événements.

Depuis les temps des *noko*, nos villes ont plusieurs cimetières. Celui des *bwana* était en plein centre-ville, celui du bas-peuple dans la périphérie sud. On enterrait les gens les uns au-dessus des autres. Si, dans les jours qui suivaient l'enterrement d'un des vôtres, vous ne bétonnez pas sa tombe, elle changeait de locataire à la deuxième semaine. C'est au cimetière de *Kaka* que nous arrivâmes pour enterrer le corps, l'enveloppe corporelle d'Az'Iza.

Nos cimetières... Les oncles avaient raison d'exiger qu'Aziza soit enterré au village. Si les morts voyaient comment ils étaient enterrés dans nos cimetières, ils seraient revenus plaider pour l'amélioration de leurs conditions de repos. Hélas, ils sont morts, morts et enterrés. Qui avait dit que les morts n'étaient pas morts ? Trois semaines sans aller entretenir la tombe d'un des vôtres, un autre mort le remplaçait dans la fosse.

Là, brusquement, au milieu de ce tohu-bohu, l'atmosphère devint morose. Tous ces jeunes gens qui sentaient de la drogue et de l'alcool s'étaient décidés à aller enterrer Az'Iza, leur Az'Iza, au cimetière national. Toutes nos supplications ressemblèrent à de l'eau sur les ailes d'un canard. Jean Chrysostome leur expliqua toutes les peines à traverser la ville du sud au centre, avec tous les problèmes de

carburant, d'accidents et autres embouteillages. Peine perdue. Mêmes les interventions du militaire ami de mon mari ne résolurent pas le quiproquo. La loi du plus fort... Jean de la Fontaine n'avait pas tort. Pendant que nous palabrons encore, un de ces jeunes gens donna l'ordre dans leur argot incompréhensible et ils furent monter le corps d'Az'Iza sur le grand camion. L'un de ces jeunes gens pris le volant du grand corbillard. Il recula, klaxonna, avança, freina au point de vouloir ramasser deux vieilles mamans assises, fatiguées par la suite des événements, virevolta et fonça. Tout le cortège s'ébranla à la poursuite du grand camion qui, heureusement, nous créa un vrai corridor de sécurité. Nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Le militaire ami de mon mari prit le volant et nous les suivîmes dans ce rallye improvisé. À la première station d'essence, ils firent un escale technique et approvisionnèrent tous les véhicules du cortège en carburant. Ce pays !... Et, ils démarrèrent en trombe.

Nous venons à peine de nous engager sur le grand boulevard que nous fûmes confrontés à un embouteillage propre au vendredi soir. Les jeunes gens qui nous précédaient eurent l'idée de descendre le cercueil et le porter sur les épaules. Ainsi dit, ainsi fait. Ils avançaient, reculaient, chahutaient, dansaient, criaient, guettaient, insultaient. Nous nous attendions au pire et déjà mon mari, pressentant la catastrophe devint, comme il en a l'habitude, semblable à une vipère qui veut sauter sur une proie. Le pire ne se fit pas attendre. À une centaine de mètres du cimetière, un accrochage se produisit au niveau du petit marché. Les porteurs et accompagnateurs du cadavre s'étaient mis à rançonner les passants et surtout les chauffeurs en leur exigeant une contribution forcée. Ils appelaient la chose "*Effort de deuil*". Hélas, un des chauffeurs jura de ne pas payer le fameux "effort de deuil". Pire, il osa insulter le cortège funèbre qualifiant Az'Iza d'un vaurien, d'un badaud et de que sais-je encore. L'euphorie était totale. Mon mari alla intervenir, mais c'était peine perdue. Les jets de pierre ne tardèrent pas à pleuvoir tels des gouttes d'eau sur l'infortuné. Le chauffeur qui était toujours sur son grand camion chargé de moellons, pour se sauver, klaxonna, puis fonça vers là où venaient les pierres. Ce fut la débandade. Tel des insectes à l'arrivée d'un feu de brousse, le cortège se scinda en plusieurs petits groupes et s'éparpilla tel une assiette en faïence tombée à terre. Ceux qui portaient le cadavre le lâchèrent juste devant le grand camion qui, fuyant les jets de pierre qui s'étaient doublés d'intensité, avança à vive vitesse. Les femmes hurlèrent. L'impensable arriva... Crack !... L'ignominie se produisit. Le chauffeur du grand camion, qu'on voulait rançonner et qui avait foncé, écrasa le cercueil d'Az'Iza, puis il démarra en trombe ne laissant derrière lui que poussière et fumée.

Ce fut la débandade. Il n'y avait plus que des hommes et les proches membres de famille pour pouvoir avancer encore, secondés par les jeunes gens, fous et furieux. Nous n'avions plus retrouvé que des morceaux de chair mélangés avec du sable, le tout broyé par le gros pneu de devant qui avait patiné sur le cadavre. Avait-on encore un respect aux morts ! Nous arrivâmes ainsi au cimetière dans un état d'épuisement complet, les jeunes gens ayant encore brûlés deux véhicules de la police et une ambulance qui transportait une femme enceinte. Nous avions déjà des gorges sèches à force de pleurer. Nous n'étions plus capables de prononcer des oraisons funèbres. Seuls quelques uns de ces bandits qui avaient porté le cercueil firent de longs discours en patois et avaient juré de venger l'affront. Nous enterrâmes Az'Iza, ou mieux ce qui restait des morceaux de chair d'Az'Iza dans le cimetière national, juste à côté d'un ancien premier ministre. Qui aurait cru !... Les jeunes gens avaient décidé

de l'enterrer dans une fosse préalablement achetée par un ancien dignitaire du régime. Ainsi dit, ainsi fait. Même les forces de l'ordre ne nous portèrent pas secours.

Ce pays !...

J'appris ainsi dans la foulée qu'Az'Iza était le président de l'association des supporters de l'équipe nationale de football. C'était lui qui organisait les chorales des ovations et les holà au stade. Je compris pourquoi le ministre de la jeunesse et des sports en personne s'était déplacé, lorsque le corps était exposé dans la parcelle familiale, pour y déposer une gerbe de fleurs, au nom de tous les sportifs, avec une oraison funèbre digne d'un grand monsieur.

Ce pays !...

* * *

Nous revînmes à domicile pour les préparatifs de départ. Le quartier était quadrillé par des soldats. Car, les jeunes gens s'étaient décidés à en découdre avec l'oncle venu du village. Il se racontait que c'était bien lui le vrai auteur de l'incident. Pauvre sorcellerie ! Nous n'avons pas la notion de responsabilité. Même en flagrant délit, nous aimons encore chercher un bouc émissaire. La sorcellerie et le sorcier sont les meilleurs de nos boucs émissaires. C'est notre idéologie.

Nous eûmes encore droits à des séances de prédications de ces pasteurs qui hurlaient, à qui voulait les entendre, que les jours étaient mauvais; que les choses avaient fait marche arrière jusqu'aux temps de Sodome et Gomore; que le temps de l'enlèvement était proche. Je ne découvris rien de neuf dans ce qu'ils disaient, sauf cette ardeur à vociférer le nom de Dieu avec des voix en trémolo. C'était la mode. Nous étions déjà fatigués, mais nous n'en pouvions plus rien. Le supplice de collier pesait sur nous comme une épée de Damoclès.

L'appareil de l'État est paralysé. L'État était en panne. Une vraie panne sèche. Les gens l'ont remplacé par leur imagination. On ne sait plus dans nos pays à qui doit-on s'adresser lorsqu'on se sent lésé, frustré ou en danger de mort. L'État chez nous n'a plus qu'une seule mission : fabriquer des slogans à vous faire remplir le ventre. Lorsqu'on vient de l'extérieur, on est désemparé, déboussolé.

Nous nous embarquâmes, le jour suivant, dans un monomoteur de six places avec le petit cercueil contenant les ongles et les cheveux d'Az'Iza; petit cercueil que portait l'oncle, le grand chef en personne. On aurait cru à un prêtre qui portait le corps du Christ tant il le tenait avec dévotion. Son chasse-mouches, dans un rythme cérémonial, éloignait des moucherons imaginaires de ce petit cercueil. Nous étions six. Nous arrivâmes au petit aérodrome à une douzaine de kilomètres du village de mon mari, accueillis par une foule de danseurs et de pleureuses. Nous étions chez nous. Mon mari était chez lui, dans la chefferie où il était héritier du trône. Un morceau de bois dans le marigot ne devient jamais un caïman. Mon mari avait même acquis, Dieu seul sait si c'est par osmose, des manières autoritaires des chefs. Il donnait souvent des ordres, mais ne gueulait presque pas. Dans nos coutumes, être chef est un service et non une dictature. Le chef est souvent à l'écoute des autres. C'est lui qui veille éternellement sur les autres, sur le devenir de la communauté, sur l'abondance des gibiers et des poissons, sur la fertilité des terres et la fécondité des

femmes. Le chef offre les sacrifices et est soumis à un code moral assez rigide, pour le salut de la communauté. Si nos hommes au pouvoir pouvaient s'inspirer de ces manières d'être chef !

Quant à moi, j'appris à jouer mon rôle de reine : véritable intercesseuse auprès de mon mari et de ma belle famille. Jamais rien n'était décidé sans que je sois, de près ou de loin, associée. Je senti, pour une des rares fois, que j'étais émancipée.

Nous fûmes rejoints, quelques jours après, par le grand véhicule transportant tout ce qui était resté en ville des membres du clan. C'est là, au village, qu'Az'Iza fut enterré avec tout le rituel exigé par la coutume : détonations des canons, danses folkloriques, des femmes avec des cheveux défaits, des hommes, torses nus. Pendant neuf jours, la vie au village s'était arrêtée. Plus de travaux champêtres, plus de pêche à la ligne. La chefferie entière se priva des chikwanges pendant ces jours-là pour ne se nourrir que des bananes plantains et des ignames. Tous les chefs coutumiers voisins firent une procession au lieu du deuil, procession proche d'un dimanche des rameaux. Chacun avec un petit présent pour le clan endeuillé. Nous y restâmes encore trois semaines avant qu'il ne fut autorisé à tous de vaquer à leurs occupations, c'est-à-dire après le dernier massacre rituel de petit bétail. C'était nostalgique pour mon mari. Mais, pour moi qui suis née et grandie en ville, le spectacle égalait le tournage d'un film. Tout était beau et harmonieux. C'est à peine si l'on voyait un brin d'improvisation. Mon mari m'expliqua que le maître invisible de cérémonie était la coutume.

La coutume était en désuétude dans les grandes agglomérations. Mais, dans les villages, les chefs coutumiers tentaient de sauver ce qui pouvait encore l'être. Ainsi, l'enterrement se fit avec le plus grand respect dû aux morts. Même si ce n'était que des ongles et des cheveux d'Az'Iza. Pour la coutume, c'était là le vrai corps d'Az'Iza. C'est assez bête que mon mari n'y ait pas songé en Europe ou fut ignorant de la coutume.

Nous revînmes donc dans la capitale, une fois les cérémonies finies. Nous étions d'ailleurs revenus avec tous les oncles qui voulaient assister personnellement à notre retour au pays des Blancs. Ils voulaient nous voir entrer dans l'avion, de leurs propres yeux. Au besoin, nous accompagner jusqu'à la passerelle.

* * *

Avant notre départ, l'heure était au compte à rebours. Il fallait faire les comptes, ou mieux, honorer les engagements. Toutes les dépenses avaient été réalisées sur le dos et le nom de Jean Chrysostome. Il n'y avait rien de gratuit dans tout ce qui s'était passé. Des camions loués n'étaient pas payés, des débits de boissons, des orchestres, des fanfares, sans compter des pagnes uniformes pour les membres de familles et, comble de misère, des présents à offrir aux différents pasteurs qui nous ont harangué pendant le deuil. C'était la pratique : tout était pris à crédit. Je fis office de comptable. Impossible de s'en sortir. Les gens chez nous n'ont ni la notion d'engagement, encore moins celui du papier, de l'écriture, de la signature, du contrat. Tout était oral et verbal. On assista à des vives discussions impossibles à trancher. Par deux fois, Jean fit appel à son ami militaire pour pouvoir trancher à leur manière des discussions qui n'en finissaient pas, c'est-à-dire, avec un peu d'argent dans une main, à prendre ou à laisser, et le pistolet dans l'autre, pour intimider. La méthode

marcha jusqu'à une certaine limite. Nous n'avions plus rien. Nous étions au bord de l'extinction. Nous étions ruinés jusqu'à la moelle des os. Les gens dans le pays croient toujours qu'en Europe l'argent se ramasse aux coins des rues. Les engagements étaient énormes. Au-dessus de nos moyens. Pour nombreux de ces engagements pris par les frères et soeurs de Jean, ils avaient fait hypothéquer la seule maison que nous avions fait acheter dans la ville. Celle qui nous servirait à notre retour. Aussi, pour ne pas être bloqués au pays, pour ne pas paraître moins sérieux, nous prîmes la fatale décision de notre vie conjugale : *vendre notre maison*.

Ce n'était pas sans regret. Nous prîmes cette décision, retirés auprès de mes parents. Ceux-ci nous persuadèrent de la vendre, pour ne pas s'attirer le courroux de tous les oncles de mon mari qui s'étaient déplacés du village, non seulement pour assister à notre départ, mais bien plus pour chercher des occasions d'envoûter mon mari ou de le contraindre de divorcer. Toute décision à l'encontre de leur vouloir me placerait dans une position inconfortable.

La sorcellerie... Malgré tant d'anathèmes et d'eau bénite, malgré tant de campagnes d'évangélisation des nouveaux pasteurs, malgré tant d'exorcismes, la sorcellerie trône en maître dans nos cultures, tel un iceberg. Comment s'en passer ? Sa main invisible opère à la limite du visible, à la limite du compréhensible. Elle est là, la sorcellerie, prête à bondir sur les récalcitrants.

Impossible de croire que tant de dépenses étaient engagées pour le corps d'un mort, en son nom et pour son honneur. Qui n'a-t-on pas vu passer brosser les éloges d'Az'Iza ?... Combien d'oraisons funèbres n'avons-nous pas entendu ?... Sans compter des photos, des caméras, des gerbes de fleurs où l'on pouvait lire en gras les prix d'achat : 250 \$, 200 \$, etc... Le dollar était aussi la nouvelle maladie du pays. Jamais un pays ne l'a aussi commercialisé et bradé comme le nôtre. On se croirait en plein New York ou à Las Vegas.

Nous n'avions plus de choix. Nous étions tombés dans l'eau et ne pouvions plus avoir peur de la pluie.

Nous vendîmes notre maison, honorâmes toutes les dettes, et nous nous aménageâmes pour ne pas laisser les parents bredouilles, puis nous quittâmes le pays, avec résolution de ne plus y revenir. Du moins, pas si tôt. Nous n'avions plus de logis. Nous ne voulions pas devenir des locataires. Être locataire dans nos pays est la pire des conneries. Le locataire chez nous est à la merci des bailleurs qui n'ont ni notion de contrat, ni celui d'engagement écrit. Puis, aller au tribunal ressemble à s'enfoncer dans une forêt pleine de lianes. Il faudra parfois graisser et la main du juge et de l'avocat. Même alors ?!...

* * *

Nous sommes obligés de reprendre notre courage. Nous devons nous débrouiller maintenant. Plus d'espoir de retourner au pays dans l'immédiat. Pas pour demain ou le lendemain. Peut-être le surlendemain. Nous sommes forcés de nous exiler volontairement. Nous devons encore travailler et travailler durement, mon mari et moi. Pour liquider les dettes, pour nous stabiliser et pour assurer l'avenir de nos deux enfants. À cause d'un sans-papiers, soit-il le neveu de mon mari !

* *
*



*Né le 5 mai 1966 à Nsho (près de Bokoro) dans le Mai-Ndombe, en République Démocratique du Congo, **Norbert MBU MPUTU** consacre tout son temps libre à l'informatique et à l'écriture. Norbert MBU MPUTU est écrivain, chercheur au Centre d'Études ethnologiques de Bandundu (CEEBA) et journaliste. Membre de l'Union Catholique Internationale de la Presse (UCIP) et du Mouvement International des Intellectuels Catholiques (MIIC/Pax Romana), il a travaillé aussi à Radio Elikya, la radio catholique de Kinshasa.*

* *
*